

Portrait de l'artiste

en mobile home:

l'Atelier Van Lieshout

Sobres et fonctionnels, tels sont les produits de l'Atelier Van Lieshout. Au service de l'usage quotidien. Qu'il s'agisse d'un petit bureau, d'une salle de bain, d'un bar, d'un mobile home, toutes les ébauches visent à faciliter l'emploi, et recourent à des matériaux actuels courants, dans une forme directe et sans fioritures. Ses éléments – armoire, table, plan de travail – sont souvent livrables en différentes tailles et couleurs. Face à la discrète couleur bois du contre-plaqué, le rouge pompier, l'orange éclatant, le bleu profond, le jaune d'œuf et le vert menthe des objets en plastique forment un contraste d'une fraîche brutalité. Un peu comme si toute la reconstruction et la croissance mondiale de la Rotterdam d'après-guerre trouvait ici son ultime condensé. Nulle part ailleurs aux Pays-Bas, hormis justement à Rotterdam, cette chaîne de production n'aurait pu naître. Alors qu'Amsterdam est toujours restée le nid attachant mais aussi un tantinet gnan gnan de la congestion artistique et intellectuelle, la ville mosane un jour rasée par les bombes se distingue par son ardeur au travail. Rotterdam est peuplée de gens qui sont au travail, vont au travail ou viennent du travail. C'est pourquoi l'Amstellodamois Rem Koolhaas (°1944) y a établi son bureau OMA. Il ne se passe pas de jour, remarquait le populaire poète Jules Deelder (°1944), sans que ne trépide quelque part le mouton à battre les pieux. La ville n'a pris une certaine importance culturelle que depuis la dernière décennie. Ce sont surtout les disciplines fertiles en applications pratiques qui y trouvent un terrain fécond: l'architecture, la photographie, l'art digital. Rotterdam est aussi le berceau du prix néerlandais de Design; en 1999, Joep van Lieshout (°1963) a fait partie des compétiteurs. Dans le contexte d'une ville qui lui va comme un gant, Joep van Lieshout consacre son atelier à la livraison d'équipements pour l'amateur d'habitat pratique et fonctionnel. Il est concepteur et entrepreneur, se trouve à la tête d'un atelier et a bien l'intention d'enlever toujours de nouveaux marchés. Et bien que tout concoure à nous faire perdre de vue cette ambition, c'est l'art qui est le moteur et l'entreprise repose sur deux composants: la forme fonctionnelle et la virile énergie de Van Lieshout. On commence par pousser quelque peu les choses dans leurs derniers retranchements, juste au-delà de la limite du convenable et du canon esthétique admis. Oh! Ce n'est jamais vilain: chaque exagération respire une royale joie de vivre et l'humour aide à sauter le pas. Ce qui ne rend pas moins impitoyable l'effet de distorsion. Le bar d'un rouge tapageur qui figure dans la collection du Musée Boymans van Beuningen convient parfaitement à l'usage, mais n'en



Casques exposés à Rabastens lors de «The Good, the Bad + the Ugly», 1998.

respire pas moins l'étrangeté parce qu'il est trop rouge, trop long, trop dépourvu de fioritures, trop nu.

Le bureau et la porte d'accès par lesquels Van Lieshout a marqué de son sceau la galerie amstellodamoise Fons Welters, suscite une impression mêlée. On est frappé par les fenêtres de polyester non transparentes, bombées vers l'extérieur, qui font penser aux cloques provoquées par des chaussures trop étroites. Vues de l'extérieur, elles donnent un aspect étrange, organique au mur qui donne sur la rue et diffusent à l'intérieur une belle lumière tamisée. Le petit bureau a été réalisé en collaboration avec Klaar van der Lippe. Par ses parois de panneaux agglomérés, ses fenêtres et sa porte, il solutionne avec limpidité l'éternel inconfort du galeriste au milieu des visiteurs. Le sentiment d'observation mutuelle se résout ici en un regard à sens unique depuis le centre névralgique – lequel présente en même temps une caractéristique fréquente des œuvres de Van Lieshout: un cocon à être soi-même, une capsule de survie.

Mobile home à excroissance

Casque, «skull room», lit, mobile home: dans toutes les tailles et toutes les réalisations concrètes, Van Lieshout a donné forme à l'un des sentiments les plus profonds de chaque

homme: le désir contradictoire d'une part de se retrancher du monde et d'autre part de fuir pour jouir à plein de sa liberté. C'est le paradoxe que l'enfant éprouve au lit: dans l'obscurité de la chambre, les monstres se liguent, mais le lit lui-même est un bateau en mer ou un véhicule en partance pour des lieux inconnus. Douillet et consolateur, le lit peut toutefois se muer en prison et l'on se prend à désirer une arme sous l'oreiller.

Dans *De simpele helmen* (Les casques simples, 1996), la bipolarisation entre un extérieur blindé et un intérieur torride atteint son paroxysme. Il s'agit de capes de plastique et de métal qui enferment tête et épaules, bloquant les sens; même la prise d'oxygène et d'aliments devient douteuse. Outre les casques «sensory deprivation» (à privation sensorielle), il y a les casques «orgone». Ils font référence à une énergie cosmique que le psychanalyste Wilhelm Reich découvrit vers 1940 et qu'il appliqua sous forme concentrée et bénéfique en plaçant des patients dans un «Orgone Energy Accumulator», sorte d'armoire faite d'une combinaison de métaux et de non-métaux. Le principe est également appliqué dans l'unité d'études *Orgone/Study/Book Skull* (1996-1997, collection Musée Boymans van Beuningen). La partie de loin la plus plaisante de cette œuvre, ce sont les mobile homes. Pendant les «Skulptur Projekte de Münster» de 1997, on pouvait en voir un certain nombre. Certains font partie de collections de musées: du Kröller-Müller par exemple; le FRAC Rhône-Alpes possède le *Bais-ô-Drôme* (1995), sur lequel nous reviendrons ultérieurement. Les mobile homes incarnent avant tout l'esprit d'aventure et la flibuste. Ils constituent une forme autonome du voyage et de l'habitat. Même dans les régions les plus désolées, le voyageur y jouit d'un agréable confort d'habitation. Tout ce qui donne tant de charme au séjour: l'intimité, l'esthétique attirante, la disponibilité de tous les confort du corps et de l'esprit, la diversité de petits coins dédiés aux différentes activités, tout cela s'y étale dans une débauche de contrastes. Un tissu d'ameublement à longs poils y alterne avec des plastiques d'un vert menthe doucement brillant ou d'un bleu glace, tandis que la couleur de l'inévitable contre-plaqué procure équilibre et repos. Normalement, la maison sur roues présente une face externe neutre et uniformisée; c'est également le cas, jusqu'à un certain point, des mobile homes de l'Atelier Van Lieshout. Ce qui en fait d'indéniables Van Lieshout, ce sont les excroissances inattendues. Une petite annexe d'un côté, une protubérance aux allures de télescope en queue ou une étrange pustule de l'autre côté bousculent le concept de véhicule aérodynamique. La métaphore de la flibuste dérive maintenant vers l'authentique anarchisme. On trouve parfois une boîte centrale carrée dotée d'une pimpante annexe aux allures de capsule sur pattes. Le plus spectaculaire et débridé, ce sont les excroissances de polyester qui semblent résulter d'un processus de production mal maîtrisé et qui, dans leur maladroite coagulation, semblent collées par un esprit confus à une construction qui apparaît pourtant tellement fondée sur l'efficacité et la raison. Pis que la cloque gonflée, c'est l'association avec l'abcès qui s'impose maintenant. Une partie plus mince fonctionne comme un œil-de-bœuf opaque. Van Lieshout lui-même parle de relations spatiales du genre «modules maître et esclave» – un système de construction multifonctionnel susceptible d'être à chaque instant modifié ou agrandi par l'habitant, qui se prête à une occupation temporaire ou permanente, aux loisirs, à l'habitat et au travail. Qui perd un instant de vue sa fonction

voit dans le mobile home du jardin du Musée Kröller-Müller, une passionnante composition d'éléments sculpturaux aux couleurs disparates. Qui s'intéresse à cette fonction décèle tout naturellement dans l'extérieur incohérent les exigences de l'intérieur.

L'artiste sacrifie un cochon

Les œuvres de l'Atelier Van Lieshout exhalent une énergie irrésistible qui constitue l'étendard synergétique sous lequel l'artiste opère depuis 1995. Non seulement on n'y recule pas devant l'ampleur des commandes, comme ce bar de 33 mètres de long ou ces 60 cellules sanitaires fabriquées il y a quelques années à l'invitation de Rem Koolhaas pour le Grand Palais de Lille. Mais surtout l'œuvre elle-même exhale une communicative hilarité. Le fait que depuis quelques années déjà Van Lieshout ait rassemblé autour de lui un groupe de collaborateurs pour la production et l'organisation n'a eu aucun effet négatif sur cet état d'esprit. Au contraire, tout indique une inspiration dynamique qui sent son polisson. Pour un jeune artiste qui a grandi avec l'Art minimal comme canon dirigeant de l'art moderne, quelle satisfaction ce doit être de pouvoir donner à ce langage formel sobre une tournure exaltée, exubérante et pratique! D'autant plus qu'il voit la possibilité de s'aiguiller vers les formes des années 60, témoin sa prédilection pour les trépiers, les coins arrondis, les peaux de bêtes en guise de décoration intérieure, etc. Peut-être faut-il voir dans la sculpture trilobée *Biopricks*, un phallus géant stylisé dûment doté de testicules qui trône dans le jardin du Musée Boymans van Beuningen, un hommage joyeux à la révolution sexuelle de ces années-là. Au cours de la rétrospective consacrée en 1997 par ce même musée à l'Atelier Van Lieshout, la relation avec des lits pour trois personnes ou plus, exposés en salle, s'imposait d'elle-même.

L'hybris du macho qui s'étale ainsi ne s'exprime pas seulement dans le domaine sexuel. Il est d'autres clichés encore que l'artiste aime à introduire dans un jeu de rôle. A sa participation à des courses automobiles, s'ajoute depuis quelque temps son expérience de l'homme en tant que chasseur. Grâce à un matériel de conception personnelle et avec l'aide de tueurs professionnels, Van Lieshout a écorché un cochon, l'a égorgé et en a transformé les morceaux avec le soin traditionnel en provisions à conserver. Fumant, salant et empotant, il a ajouté un élément réaliste au concept de l'existence autarcique. Qui veut vivre en toute autonomie, le dos tourné au consumérisme urbain, doit également avoir le courage de ne pas ignorer l'abattage, s'il veut pouvoir se tirer d'affaire dans la nature. Il n'y a d'ailleurs pas que la faim qu'on doive combattre dans un État souverain, il faut également être prêt à faire face à un agresseur potentiel. Un jeune libre doit savoir se défendre.

La brute et le truand

Aussi, cela ne pouvait pas manquer d'arriver: l'imaginaire arme-sous-l'oreiller devait tôt ou tard recevoir sa place dans cette œuvre. Au chapitre *Juwelen* (Joyaux), on trouvait en 1995 une grande diversité de bagues et de bracelets couleur or. On y notait aussi un couteau multifonctionnel, à l'acier argenté ciselé d'un motif à fleurettes; la lame est constituée de quatre

doigtiers munis de vilaines pointes. L'engin paraît si agressif qu'il a été saisi par la police d'Amsterdam, c'est ce qu'indique la légende dans *Atelier Van Lieshout. A Manual*, ouvrage paru en 1997 à l'occasion des expositions au Musée Boymans van Beuningen et au *Kölnischer Kunstverein*. On y voit aussi une représentation du *Pistolet Poignée Américaine*, conçu par Van Lieshout, une arme qui se trouve dans une collection privée à Los Angeles et avait précédemment dû être retirée d'une bourse aux arts pour défaut de licence de port de d'arme.

Dans les arts plastiques, contrairement au cinéma ou au théâtre, les armes et la violence ne constituent pas un thème courant. Chris Burden utilisa un pistolet pour se blesser lui-même, lors d'une «performance» au cours de laquelle il convainquit un ami de tirer sur lui. Toutefois on rencontre plus souvent (fût-ce sous une forme moins radicale) une intensification de l'expérience subjective de la violence ou de la criminalité (chez Cady Noland). Mais un cliquetis d'armes étalant son extraversion est inhabituel.

Aussi Van Lieshout a-t-il causé une belle frayeur au public français avec l'exposition *The Good, the Bad + the Ugly*. C'est que le titre de film emprunté à Sergio Leone ne suffisait pas à racheter le brutal réalisme du pick-up Mercedes équipé d'une mitrailleuse faisant partie d'une exposition en plein air au cours de l'été 1998. Cela se passait à Rabastens, près de Toulouse, une modeste commune qui grâce au conseiller municipal Gérard Baisse et avec l'aide de l'Espace d'Art Moderne et Contemporain Toulouse Midi-Pyrénées organise depuis plus de cinq ans en été un programme international osé. Mais le maire du petit village ne tarda pas à décider la fermeture de l'exposition, «Considérant l'absence d'information sur la nature et le contenu de l'exposition de l'Atelier Van Lieshout, Au vu des symboles qui sont développés (comportements, violence, armes, alcool, drogue, sexe) qui heurtent profondément la population, Considérant qu'il s'agit là non d'une interpellation artistique mais d'un acte de provocation délibéré vis-à-vis des Rabstinois et de la société en général, et que cette exposition est en totale contradiction avec les actions de prévention de la délinquance développées tant au niveau national que local, Considérant le danger que peut représenter le stockage de certains produits», il ferma l'après-midi même l'exposition. Aux journalistes il ajouta qu'«on revivait les sombres jours de l'Occupation». D'où nous pouvons conclure que pour le maire, la frontière entre questionnement mis en scène et réalité était manifestement dépassée. Beaucoup d'artistes aimeraient pourtant bien voir leur œuvre entrer de plain-pied dans la vie réelle. Mais la référence au bon, à la brute et au truand, avait, selon le communiqué de presse, l'intention de suivre une stratégie identique: «captiver le spectateur jusqu'à le piéger, jouer de ses préjugés».

Une tempête de protestations contre l'intolérance extrême-droite d'un maire socialiste donna à l'éphémère exposition un écho qui fit vaciller sur ses bases le monde artistique français. Le maire se fit taper sur les doigts par le secrétariat national du Parti socialiste et la ministre française de la Culture marqua elle aussi son dégoût pour la censure. Les propos de la presse oscillaient entre les deux pôles de la limite du tolérable et de la liberté d'expression. Mais la provocation était-elle vraiment si extrême?



L'intérieur de l'«Autocrat» (Photo Atelier Van Lieshout).

Campement pour Robinson Crusoë moderne

On avait placé un mobile home et deux conteneurs le long de la promenade de Rabastens. L'un d'entre eux contenait un laboratoire de produits pharmaceutiques et d'alcool; dans le second on trouvait tout l'appareillage et toutes les matières premières pour la confection de bombes et d'armes; le troisième était tout bonnement un module *Survival Unit Autocrat*. Le *Bais-ô-Drôme* du FRAC Rhône-Alpes trônait dans la cour intérieure du musée. D'autres sculptures occupaient la cour de la mairie.

L'*Autocrat* est un mobile home de conception écologique, doté d'un tonneau à eau de pluie, d'un équipement abattoir, d'un feu à bois etc. Les trois autres abritent une activité considérée comme illégale dans la plupart des pays, mais qu'il est impossible d'ignorer dans la pratique de la vie sociale. Van Lieshout pose ici pour la première fois un certain nombre de questions qui dépassent l'intégrité personnelle ou l'intimité sexuelle et sont reconnaissables comme problème politique. La prostitution de rue est vieille comme le monde, mais la variante actuelle où de petites prostituées offrent leurs services à des automobilistes anonymes, renonçant ainsi à toute forme de sécurité, d'hygiène et de protection est un problème qui figure à l'agenda des gouvernements occidentaux. Un certain nombre de communes néerlandaises ont veillé à un minimum d'équipements sous la forme d'«espaces-travail» publics, une sorte de stalles de parking bien éclairées et dotées de lavabos. A Rotterdam, un complexe d'ateliers a même dû céder la place à un «espace-travail» de ce genre.

Le *Bais-ô-Drôme* est un bordel mobile en forme de phallus, doté d'une moelleuse literie, d'un minibar et d'un autoradio. Le commentaire de Van Lieshout ne manque ni d'humanité ni d'espièglerie: aux dames il offre le confort et aux messieurs, avec en prime le clin d'œil du jeu de mots, une guillerette alternative au vélodrome. Au pays de l'inventeur de la célèbre roue de vélo sur béquille, le *Bais-ô-Drôme* aurait pu être reconnu comme un hommage spirituel à la culture française. La tentation est grande de voir également dans les deux autres véhicules une assertion qui, à partir de problèmes mondiaux, souligne les différences entre les cultures nationales. Aux Pays-Bas, on a marqué beaucoup de compassion aux victimes des attentats perpétrés par des terroristes arabes à Paris, il y a une vingtaine d'années. Mais une large part de l'opinion publique y a également critiqué violemment les essais nucléaires militaires à Mururoa. Avec *l'Atelier des Armes et de la Bombe* (1998), Van Lieshout apporte à la politique d'armement tous azimuts une réponse éminemment personnelle: un laboratoire de bricolage potentiel pour l'autocrate.

De leur côté, les Français condamnent souvent les Pays-Bas pour leur politique en matière de stupéfiants. Ce que les Pays-Bas considèrent comme une politique réussie, avec moins de morts, moins de drogués et des nuisances raisonnablement maîtrisées, les Français y voient une forme de tolérance effrénée et outrancière. La différence d'approche du problème amène nombre de drogués et de passeurs à Rotterdam. Des esprits éclairés voudraient qu'on eût une même attitude vis-à-vis de l'alcool et de la drogue, de manière à sortir le commerce des stupéfiants de la sphère criminelle. Le fait pour Van Lieshout de présenter au public français, dans le cadre d'une fiction et sous le couvert d'un titre de film, un *Atelier des Alcools et des Médecines*, c'est lui tout craché. Il se lance dans le combat des idées comme dans une lutte ouverte, muni du sens de l'ironie et de la confrontation et pourvu d'armes qu'on ne peut distinguer des vraies. Van Lieshout est l'un des rares artistes à ne pas craindre d'aborder de grands sujets internationaux dans une large perspective d'engagement social, politique et existentialiste qu'il entend rendre sensible et compréhensible en l'insérant dans une stratégie personnelle de survie – stratégie de survie dont l'objectif est précisément de célébrer le plaisir et la vie hors de la société. L'étonnant est que cette réflexion sur notre existence et nos besoins vitaux se matérialise en lieux de travail et d'habitation intégrables dans la vie réelle. Si Marcel Duchamp employait des objets usuels pour en faire des objets d'art en leur ajoutant une signification, Van Lieshout, lui, fait l'inverse. La question du sens et de la signification sont le fondement même du campement mobile pour Robinson moderne, conscient que dans son isolement volontaire, le sexe, les stimulants et les armes lui sont tout aussi nécessaires que la nourriture et la boisson.

Tout a commencé au lit

Un mois plus tard, l'exposition est à nouveau ouverte en un autre endroit de la même région, cette fois au Centre d'art contemporain du Parvis. Elle y est restée sans provoquer de fausse note, mais aussi sans susciter beaucoup de critiques. Il avait déjà coulé trop d'encre du fait de la censure. Le Parvis a, en collaboration avec Les Abattoirs, publié un dossier



Le «Bais-ô-Drôme», extérieur, technique mixte, polyester, 245 x 213 x 670, collection FRAC Rhône-Alpes (Photo Atelier Van Lieshout).

contenant des articles de qualité et agrémenté parfois de passages hilarants. Un article d'un journal local, *La Dépêche du Tarn*, intitulé «Tout a commencé au lit», révèle que le maire de Rabastens avait été alarmé par une habitante de Rabastens qui, le lendemain du vernissage, était entrée le matin tôt dans l'*Autocrat* et y avait surpris deux personnes en train de faire l'amour. En fait le couple y avait dormi pour ne pas grever le budget de la ville, mais la dame n'avait pas manqué de passer sa gêne à «la société en général». L'irritation aime toujours se nourrir de l'interrogation sur ce qu'il a fallu déboursier. Et bien que l'apport de Rabastens fût modeste, le maire, selon un autre article, dénonçait avec humeur l'achat de 30 kilos de nitroglycérine – «j'ai le bon d'achat ici devant moi» – ce qui s'approchait par trop de la réalité. (En réalité, ces 30 kilos furent payés par l'Atelier Van Lieshout.)

L'Atelier Van Lieshout a pu ajouter un chapitre d'un passionnant réalisme à ce qui malgré tout est déjà une success-story artistique. On a publié en guise de «réflexion et d'introspection d'une exposition interdite» un opuscule – *The Good, the Bad + the Ugly* (1998), de conception aussi originale que le grand livre *A Manual*. Dans la mouvance de l'Atelier, les auteurs scientifiques des articles de psychologie des profondeurs, de criminologie et de critique culturelle, pratiquent un style d'une contagieuse ironie légère. Et ce qui avait

été fabriqué pour Rabastens deviendra, lisons-nous, une composante d'un grand Atelier du village Lieshout. L'aspiration fougueuse à la liberté ne se laisse pas aisément brider.

Depuis, on a élaboré les plans d'un État libre capable de subvenir à ses propres besoins, de produire son électricité, doté d'équipements agricoles ainsi que d'une cantine et d'un hôpital de campagne avec chambre d'opération. Il fonctionnera comme un écomusée au cœur constitué d'un certain nombre d'éléments préfabriqués réaménagés en ferme et étables. Le poulailler est déjà réalisé, *AlfaAlfa*: il s'agit d'une Alfa Romeo 2,5 TD (dont le moteur peut servir de groupe électrogène à *AVL-Ville*). L'exposition de la «poulemobile» au cœur de la ville de Munich à l'été 1999 a de nouveau déclenché de violentes polémiques, cette fois initiées et orchestrées par une organisation de défense des animaux. Celle-ci délivra les six poules de la «chaleur étouffante de l'auto», logement précisément conçu comme alternative agréable aux conditions d'existence pratiquées dans la bio-industrie. En conséquence de quoi les journaux se jetèrent sur l'événement, rendant possible une discussion sur le bien-être et le mal-être des animaux.

Reste à voir si la réalisation d'un établissement autarcique comprenant un Atelier des armes et des bombes (une officine pour terroristes) aura lieu sans coup férir aux Pays-Bas, même si l'Atelier Van Lieshout assure qu'on n'y fera rien d'illégal. Le terrain envisagé, situé dans le *Spaanse Polder* près de Rotterdam, présente un avantage important; c'est une décharge de boues polluées provenant des dragages du port. L'histoire nous apprend que la société raffole de l'art quand il contribue à la disparition des abus. Pour Van Lieshout, toute réalisation signifie sans aucun doute l'ouverture d'un espace supplémentaire à l'incessant combat contre l'hypocrisie. Au nom de la vérité véritable.

TINEKE REIJNDERS

Critique d'art.

Adresse: Zuideinde 116, NL-1121 DH Landsmeer.

Traduit du néerlandais par Jacques Fermanet.

Voir PETER HOEFNAGELS, BART LOOTSMA et MENNO NOORDERVLIET, *Atelier Van Lieshout: le bon, la brute + le truand*, NAI, Rotterdam, 1998, 124 p.